

LA BELLE SAISON

Sur l'auteure

Ludmila Charles est née en 1967. Elle enseigne la littérature à l'université. Elle vit à Paris, dans le quartier de Barbès. *La belle saison* est son premier roman.

Ludmila Charles

LA BELLE SAISON

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2021

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88250-671-9

Tout avait bien commencé. Elena n'avait pas à se plaindre. Il n'y avait rien eu de grave, rien d'irréversible. Elle n'en voulait à personne. Les êtres humains naissaient dans un œuf, oui, un œuf, une coquille protectrice à l'intérieur de laquelle ils grandissaient à l'abri de la mort. La coquille était poreuse, elle laissait passer l'air et la lumière, et tout ce dont ils avaient besoin. Mais pas la mort. Tant que l'œuf n'était pas cassé, ils ignoraient tout de la mort. Ils savaient qu'elle existait, bien sûr, mais c'était une connaissance théorique, qui ne leur faisait aucun mal ; elle ne les touchait pas, elle ne les concernait en rien. Parfois, la coquille se cassait très tôt, presque immédiatement ; ce n'était pas de chance. Une fois qu'elle était cassée, impossible de la réparer : on ne répare pas une coquille d'œuf. On ne répare pas l'ignorance. Il y avait des enfants, même très petits, qui savaient qu'ils allaient mourir, alors que certains adultes l'ignoraient. Anna, par exemple, ne savait pas. Des gens étaient morts autour d'elle, évidemment, et elle avait appris la mort de gens plus éloignés en lisant des journaux et des livres ou en regardant la télévision. Mais sa coquille devait être très épaisse, parce que cela n'avait en rien ébranlé la certitude qu'elle avait d'être immortelle. Le père d'Elena non plus ne savait pas, et pourtant il avait connu la guerre. Dans ses os, dans sa chair, il n'y

avait pas le plus petit trou par lequel la mort aurait pu s'insinuer ; il était d'un bloc, sans fissures. Aussi la vie était-elle très simple à ses yeux : il fallait bien travailler à l'école, à l'université, à l'usine. Pour quoi faire ? lui demandait Elena. Il ne savait pas bien l'expliquer ; cela tenait à une idée du progrès, très lumineuse, comme une ampoule qui ne s'éteindrait jamais. Si l'on faisait du mieux qu'on pouvait, on contribuait au progrès général. Ce qui n'excluait pas un bénéfique particulier : à l'école, par exemple, les bons élèves obtenaient de bonnes notes et l'affection des institutrices, ils devenaient *meilleurs*. Et si chacun y mettait du sien, le monde deviendrait meilleur aussi. C'était très simple et cela le protégeait apparemment de toute forme de mélancolie. En revanche, il n'avait pas une idée très claire de ce qu'il y avait au bout de ce processus : une fois que le bonheur serait général, que resterait-il à faire ? On s'ennuiera, non ? le taquinait Elena. Il n'appréciait pas la plaisanterie. Elena, elle, n'était pas une bonne élève. Elle s'ennuyait à l'école, sauf en cours de langue. C'étaient les seuls cours où elle faisait des progrès. Ce qui lui plaisait, dans les langues étrangères, c'était leur rythme. Elle se mettait à respirer différemment, et c'était comme si des zones endormies de son cerveau se réveillaient. Pourquoi, alors, sa coquille à elle s'était-elle fendue ? Était-ce parce que ses parents étaient si vieux ? Leur maison aussi était vieille. Elle se cognait aux meubles, elle faisait tout tomber ! Comme si ses jambes et ses bras étaient trop grands. Sa coquille tint longtemps, pourtant, avant de se casser en morceaux ; un œuf à la coquille fendue, si on le range soigneusement dans le compartiment à œufs, reste apparemment intact. Mais il s'abîme.

Elena était née un premier avril ; son frère, ses sœurs, tous les voisins avaient cru à une farce lorsque son père avait annoncé la nouvelle : de la grossesse personne n'avait rien vu. Sa mère était déjà si grosse ! Combien de fois la vieille femme avait-elle déjà raconté cette histoire ? Elle baissait la voix. Elle-même ne s'était longtemps aperçue de rien ; être enceinte à son âge ! Vrai, elle se demandait encore comment cela avait bien pu arriver. Et elle riait d'un rire silencieux, renversée en arrière. Nora, la sœur aînée d'Elena, avait accouché de son fils quelques semaines plus tard, mécontente d'être la deuxième. Toute la famille vivait à Nove Mesto à l'époque. Lorsque le père d'Elena y était né, la ville faisait encore partie de l'Autriche-Hongrie ; puis l'empire s'était effondré, les frontières de l'Europe centrale avaient été redessinées et Nove Mesto avait changé de pays plusieurs fois. Mais rien ne changeait plus depuis de longues années.

Au centre-ville subsistaient quelques vieilles maisons sans grâce, comme celle des parents d'Elena ; au-delà, il n'y avait plus que des barres d'immeuble. C'était une chance d'habiter une maison, on le lui avait assez répété ! et d'avoir un jardin, du raisin, des tomates. Mais Elena enviait ses camarades des quartiers neufs parce qu'ils jouaient ensemble au pied des tours jusqu'à la nuit tombée. La cuisine était le cœur de la maison. Dans les pièces les plus éloignées, on avait froid : le poêle émaillé sur lequel mijotait dès le matin un plat de viande et de poivrons était le seul où il y ait toujours du feu. Celui qui passait par là soulevait le loquet de fonte, enfournait une pelletée de charbon, refermait la porte du poêle. On jetait dans les braises les mégots et les lettres lues. C'était aussi la pièce des femmes. Elles s'y tenaient debout et racontaient des histoires, un suicide, un mariage. Vraiment, il a fait ça ? Mais oui ; un vieil amour ne rouille jamais, comme on dit. Quand il n'y avait rien de nouveau, elles se répétaient des anecdotes qu'elles connaissaient par cœur ; elles discutaient chaque détail en criant presque pour se faire entendre, savaient les reparties. Parfois, les femmes envoyaient les enfants jouer dehors pour parler plus à leur aise. Chaque nouveau récit sauvait quelque chose d'elles-mêmes. Magda, celle de ses sœurs qu'Elena aimait le

mieux, était la seule à avoir quitté Nove Mesto ; elle y revenait tous les mois d'août. Il fallait la voir, adossée au buffet, en train de rire, de rire ! Était-ce parce qu'elle vivait en France, maintenant, qu'elle s'appliquait à rire du mieux qu'elle pouvait, debout avec les femmes ? Elena, elle, s'ennuyait ferme dans la cuisine. Elle préférait jouer avec Anna, la fille de Magda. Insouciant, elle plantait ses dents dans un quignon de pain, tu viens ? Pendant un mois, chaque été, elles jouaient à s'attraper dans le jardin, se bousculaient comme des chiens, délestées d'elles-mêmes, légères, puis, quand elles avaient bien couru, en nage, les joues écarlates, elles se laissaient tomber dans l'herbe. Elles achetaient aussi chez le marchand de journaux de grandes feuilles de papier cartonné avec des formes à découper : une poupée, bras et jambes écartés, et de petits vêtements à fixer sur son corps, un chapeau, des chaussures. C'est avec Elena qu'Anna avait appris la langue de sa mère. Les mots qu'Anna ne comprenait pas, Elena les mimait, et les malentendus les faisaient rire aux larmes. Un doigt sur la bouche : le silence ? un secret ? ou alors quelque chose à manger ? Puis, un été, Elena joua moins volontiers ; elle restait pendant des heures dans la cuisine avec les femmes, les genoux maigres entre ses bras maigres, attentive. Anna se rendit compte en la regardant à la dérobée à quel point elle ressemblait à Magda ; leurs prénoms s'imbriquaient comme les pièces d'un puzzle, Magda et Elena, Magdalena, elle ne s'en était pas aperçue jusqu'alors.

Elena n'avait pas peur de la mort, au début. C'était plutôt l'enchaînement des jours et des années qu'elle ne comprenait pas. Elle en connaissait, bien sûr, des vieillards au regard vif qui disaient qu'ils ne regrettaient rien, non, vraiment rien, qu'ils avaient bien vécu. Son père, par exemple. On pouvait se bonifier en vieillissant, comme le vin, comme le bois. Elle, en revanche, elle n'accumulait rien, ni les connaissances ni les biens matériels : elle renonçait aux choses au fur et à mesure qu'elle les obtenait, comme à une charge superflue. Tout lui glissait des mains. Au lieu d'emprunter une trajectoire linéaire, comme un ruisseau qui devient rivière et finit par se jeter dans la mer, sa vie se perdait dans le sable jour après jour. Pas de petite ampoule incandescente pour la guider dans les ténèbres ; et, à vrai dire, même pas de ténèbres, mais un jour gris, pas désagréable. Cela tenait peut-être à un défaut de la vision. Au lieu de s'échelonner logiquement depuis le premier plan – un visage, la buée sur la vitre – jusqu'au point de fuite où l'œil ne discernait plus qu'une vague lueur, les choses s'entassaient toutes sur le même plan. Il n'y avait que des à-plats aux couleurs crues, des détails inintelligibles d'être vus de trop près. À quinze ans, elle subit d'interminables séances de rééducation chez un ophtalmologue pour contrer une faiblesse de la convergence oculaire.

Elle devait faire l'effort de maintenir rassemblées deux images que l'appareil auquel elle collait les yeux séparait peu à peu, éléphant bleu ou lapin blanc dédoublé (la machine avait été conçue pour les enfants, personne n'avait songé à renouveler les images pour les adolescents) ; elle s'astreignait à faire coïncider les contours tremblants jusqu'à ce que l'image saute, irrémédiablement scindée en deux. Elle faisait un effort analogue dans la vie de tous les jours pour percevoir un tableau d'ensemble cohérent. Mais dès qu'elle relâchait son effort, elle se bornait à enregistrer le réel sans s'y intéresser vraiment, attentive seulement aux détails excentrés.

Ça avait bien commencé, et puis tout de suite ça avait été la fin. Petite, quand elle regardait un film le soir à la télévision, Elena redoutait le moment où d'épaisses majuscules blanches remplissaient tout à coup l'écran, THE END, ou bien des cursives penchées, le « T » orné de fioritures, et des hommes à cheval continuaient à défiler sous les mots en surimpression. Elle aimait bien les westerns. Elle avait commencé à apprendre l'anglais au collègue, mais même alors elle avait continué à lire « thé-Andes », ou « thé-Inde », comme quand cela ne signifiait rien pour elle. Son professeur d'anglais avait une moustache blonde ; il projetait parfois, sur un écran blanc déroulé devant le tableau, des diapositives d'un voyage d'études en Inde, images d'hommes qui dormaient sur les quais dans l'attente d'un train qui peut-être ne viendrait pas. De la main gauche, *the left hand*, on se torche, et les rires fusaient dans la pénombre inhabituelle de la classe ; de la droite, *the right one*, on verse le thé et on pioche des boulettes de riz du bout des doigts dans de grands plats creux. Une fois l'écran de la télévision éteint ou l'écran de toile blanche replié, le temps reprenait son cours. Lorsque le héros mourait ou que les amants s'embrassaient, lorsque de l'histoire il ne restait plus rien à raconter, l'appréhension qui étreignait Elena brouillait les dernières séquences auxquelles elle

ne s'intéressait déjà plus, et les caractères minuscules du générique n'étaient qu'un répit illusoire, quelques minutes seulement gagnées sur la nuit qui commençait. Elle ne se souvenait jamais de la fin des films.

Au début, tout était normal. Elena grandissait ; elle écoutait de la musique pendant des heures, à plat ventre sur son lit ou sur le tapis. Magda lui avait rapporté de France un disque de Stevie Wonder. Sa chanson préférée était celle qui commençait par les cris d'un nouveau-né. *Isn't she lovely/Isn't she wonderful/Isn't she precious/Less than one minute old*. Anna aimait mieux les vieux disques de sa mère : les galettes de vinyle noir étaient rangées verticalement sous l'électrophone, dans des pochettes illustrées de photos criardes. Elle dénicha un enregistrement d'Adamo en public. Le disque ondulait imperceptiblement. *Tombe la neige/Tu ne viendras pas ce soir*. Le refrain tourna en boucle dans le vide lumineux de la fin de l'après-midi. La vigne qui couvrait le mur de la maison projetait des ombres mouvantes ; les vrilles de la plante s'étaient faufilees à travers les mailles de la moustiquaire, des feuilles rouges se plaquaient contre le grillage au moindre souffle de vent. Au loin, un couvercle métallique heurta une casserole, et la voix monocorde de la mère d'Elena s'éleva, prononçant des paroles inaudibles. L'ennui enveloppait chaque geste d'une épaisseur ouatée ; peut-être Elena ne quitterait-elle jamais la maison, prisonnière de cette torpeur qui rendait l'avenir moins désirable. Son corps prolongeait celui de sa mère ; des rêves amers, transmis

de génération en génération, parvinrent jusqu'à elle. Où Magda avait-elle trouvé la force de se lever, de traverser les pièces alanguies, d'ouvrir la porte de la maison où le disque tournait peut-être encore ? Elena s'ébroua. Elle détestait la lenteur de l'été ; elle, ce qu'elle aimait, c'était l'odeur piquante de l'herbe après la pluie, ça lui donnait envie de gonfler ses poumons et de courir, courir, courir ! Elle courait très vite depuis qu'elle était petite, elle gagnait des courses même contre les garçons.

Lorsque Magda était partie, Elena devait avoir cinq ou six ans, et elle avait pleuré à s'en rendre malade, c'est vrai. Elle jouait encore avec des bonshommes, pan, pan, un bonhomme tombe mort, pan, il remonte à cheval. Magda, jusque-là, s'était occupée d'elle comme une seconde mère. Le soir, elle se penchait sur elle, bienveillante ; Elena se souvenait encore de son odeur de lait tiède et de cosmétique un peu aigre. Quand elle collait son visage au sien pour l'embrasser, les pores dilatés de la peau de Magda formaient de petits trous, des ventouses minuscules qui adhéraient à ses narines et l'empêchaient de respirer. La chair souple de ses joues était malléable sous les baisers ; Elena l'aurait moins aimée si sa peau avait été lisse comme celle de leur mère, si ferme que son visage luisait comme une petite pomme rebondie. Et puis un soir la porte était restée close, malgré ses appels ; Magda n'était pas venue. Ah ! quand elle serait grande et que Magda serait redevenue petite – elle s'imaginait alors le temps comme une boucle –, à son tour elle ferait comme si elle n'entendait pas, et elle verrait, oui, elle verrait ! Elle avait pleuré sur elle-même, sur sa cruauté à venir. Mais le départ de Magda l'avait aussi éblouie : on pouvait donc partir comme ça, pffft ! Le fiancé français lui apparaissait comme un prince. Elle aussi, elle partirait plus tard.